L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 8 JUILLET 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
TRUES PROPRIÉTAIRES;
G. F. WEISSE. S. DUFOUR
K. DUVERGER. S. HARDY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 8 JUILLET.

Abonnés à la semaine.
Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.
Par Bernard Turpin, à 10 heures et demie, au No 16, Vieille Levee—Vins, provisions, liqueurs, &c.
Par Jas. Morphy, à 11 heures, au magasin de MM. Voss Brothers, 75½, rue des Magasins — Zinc, toile de cordage, vinaigre.

Nouvelle-Orléans.

S'il fallait s'en rapporter au calendrier et aux astronomes, l'été commencerait à peine; mais si l'on consulte plutôt la température, il a débuté il y a près de deux mois. La chaleur est énergique et la plupart de ceux à qui leur fortune ou leurs loisirs permettent d'aller loin de la ville en quête de repos et de fraîcheur, ont déjà quitté la Nouvelle-Orléans. D'autres que la longue cinyété de la campagne effraie et qui redoutent plus l'ennui que la chaleur, la claustration absolue dans une ville que le contact brûlant du pavé municipal et l'on circule malgré tout et s'agressent mille sujets de distraction, qui retiennent difficilement aux causeries de salons pour les remplacer par le silence et l'isolement des champs, pour qui la place publique, c'est à dire la rue, en dépit des frasques du soleil, a encore des charmes, et qui, comme autrefois les Athéniens, vont y chercher les nouvelles du jour, ceux là retardent leur départ et ne se résignent aux plaisirs champêtres que peu de temps avant l'époque fixée pour le retour en ville.

Ce qui assombrit la Nouvelle-Orléans en ce moment, ce n'est ni l'émigration d'une grande partie de ses habitans, ni l'absence des brillants plaisirs de l'hiver, ni le calme profond des rues, ni le morne aspect de certains quartiers abandonnés par la foule, ce sont les malades. S'il était possible de les supprimer, la ville ne serait pas le séjour le moins agréable de la Louisiane, même pendant l'été. On y marche au moins sur un pavé sec, tandis qu'à la campagne on barbote dans la boue; on y trouve de l'ombre à toute heure, tandis qu'au champ on ne peut guère s'aventurer hors de la maison que le soir. Et les moustiques, ces féroces ennemis de l'homme, en savez donc de vous soustraire à leurs persécutions sous les ombrages tant vantés des chênes, des magnolias et des sycomores!

Il est encore impossible de savoir si nous aurons cette année une épidémie de fièvre jaune. Jusqu'à présent on n'en parle pas, mais la maladie, on le sait, n'éclate pas toujours au commencement de juillet. Nous épargnera-t-elle? Nous l'espérons à peine. Quoqu'il en soit, nos sociétés d'assistance et de secours font tous leurs préparatifs pour soulager les malheureux que pourrait atteindre le fléau. Elles se mettent sur le pied de guerre pour la chaude saison, car c'est une véritable lutte qu'elles ont tous les ans à soutenir contre la souffrance et la mort. Les hôpitaux sont prêts, les gardes-malades designés, le service régulier. Deux ventes que ces sombres apprêts deviennent inutiles et que nous ayons au moins une année de repos et d'où bravo deux!

Les vacances d'été seront bientôt complètes. Les tribunaux ont fermé leurs portes; et les enfants faisant comme les graves magistrats, dorment prochainement aussi leur vacance de l'école. Les affaires ont peu près quelques jours encore bonnement. Encore quelques jours et on ne trouvera de symptôme de vitalité et d'animation que dans la presse qui continuera à raconter les batailles que se livrent de l'autre côté de l'Océan de vaillantes armées. Les coups de canon tirés en Lombardie auront leur écho sur les bords du Mississipi et viendront de temps en temps nous révéler de notre torpeur.

Nous parions tout à l'heure de l'émigration qui entraîne une partie de notre population hors de la ville. Les hôtels des bords du lac et du golfe ont déjà livré leur programme à la publicité. Tout ils solliciteront les voyageurs, les touristes, les promeneurs, les invalides et les convalescents, et font miroiter à leurs yeux les charmes incomparables de leurs salons, les avantages incomparables de leurs cuisines, les vertiges incomparables de leurs caves, et les vendraient, dans son intérêt bien entendu, réunir le genre humain tout entier. L'air y est pur, les bois magnifiques et glorieux, les bains délicieux, l'eau exquise, les rivières poissonneuses, et quant aux maladies elles y sont absolument inconnues. Chaque hôtel est une fontaine de jouvence où il est permis à chacun de rajeunir avec la vieillesse et de danser le bal à long terme. Et il y a des incrédules qui ne se laissent pas convaincre!

Tous ceux qui, comme nous, doivent bon gré mal gré se resigner au séjour de la ville, la chaleur y fut elle cent fois plus torréfiante, ont une prière à adresser au Conseil municipal; c'est de faire rigoureusement exécuter les ordonnances relatives au nettoyage des rues. Qu'on ordonne des ruisseaux les bouches des immondices qui y croupissent; qu'on fasse disparaître les débris végétaux et autres dont la corruption empoisonne l'air et le remplit de funestes émanations; qu'on se montre moins économe d'eau, et pour le reste nous nous en rapporterons à la volonté du Ciel. Mettons en pratique le vieux et excellent adage. Aidons nous d'abord, et le ciel nous viendra ensuite en aide. Il est possible que nous ne parvenions jamais à chasser complètement la fièvre jaune de la Nouvelle-Orléans, puisque les causes premières nous en sont maîtresses nous sont inconnues, mais nous pouvons assurément la vaincre et prévenir jusqu'à un certain point le retour des maladies qui éprouvent si cruellement les familles.

THÉATRE D'ORLÉANS.—Demain, samedi, à la demande générale, les amateurs donneront au théâtre d'Orléans, une seconde représentation au profit des veuves et des vieillards infirmes. Le spectacle se composera d'une comédie en 1 acte: *Le Pâtissier Brun*; de trois vaudevilles: *Le Mandrifrique et l'Auvergnat*, *La Corde Sensible*, et *Michel et Christine*, et d'une scène comique intitulée: *Le Temoin Gibbon*. Les acteurs sont MM. Armand, Fabien, Gilbert, Philippe, Alphonse, John, Jules et Charles.

Le succès obtenu par les amateurs à leur première représentation sur la scène de la ville d'Orléans ne nous laisse aucun doute sur le résultat financier de la seconde. Les jeunes amateurs ont déployé un zèle, une verve et un entrain que nous n'aurions osé attendre que d'artistes de profession. Les applaudissements leur ont été prodigués, et on s'attend que justice, car ils les méritaient et par l'incontestable talent dont ils faisaient preuve et par la bonne action qu'ils remplissaient. Cette fois encore, c'est une oeuvre de bienfaisance qui les rappelle au théâtre d'Orléans, et nous aimons à croire que le public répondra avec empressement à leur appel. La recette est destinée à secourir les veuves indigentes et les vieillards infirmes.

UNE NOUVELLE OPTIQUE.—Une dame Owen Sullivan, demeurant dans le district, est devenue folle à la suite du terrible incendie qui a détruit récemment une partie de la grande pièce à coton de la Levee. Sa maison ayant pris feu, elle eut le succès de peine à sauver ses enfants, dont le plus agé n'a que sept ans et demi, et le plus jeune un an. L'infortunée avait alors quelques lueurs de raison, mais depuis quelque temps elle est complètement folle et ne cesse pas de vouloir dévorer sa maison et massacrer sa famille.

Quelques personnes bienfaisantes ont bien gé à solliciter des secours pour cette malheureuse, qui est en proie, comme que nous vous petits enfants, à la plus affreuse misère. Ceux-ci demeureront sur du Port No 3, ou seront reçus avec reconnaissance les offrandes, quelque minimes qu'elles soient, qu'on voudrait leur adresser. Nous apprenons en outre que M. Dumontsorgy fera circuler une liste de souscription, et nous engérons que tous ceux qu'émeuvent les infortunes réelles s'empresseront d'y inscrire leurs noms. Les moindres dons auront une valeur véritable, parce qu'ils seront l'aumône du pauvre et de condé. Si quelque ceux à qui l'on s'adressera étonnent un peu de leur superflu, la famille si cruellement éprouvée en faveur de laquelle nous faire un appel aux cours généreux, aura les moyens de satisfaire aux besoins les plus indispensables de la vie.

LETTRES A LA POSTE.

On trouvera aujourd'hui dans notre colonne la liste des lettres françaises, espagnoles et italiennes restant à la poste de la Nouvelle-Orléans.

EST FÉLICIANA.—Les démocrates d'Est-Féliciana viennent de désigner comme candidats: pour la législature, MM. Bythel Haydon et le Dr Robert B. Kennedy; pour la place de shérif, S. M. G. Brown; pour la place de greffier, J. M. Bell; pour la place d'assesseur, Joseph Drawdry; pour la place de coroner, Joseph Whitehead.

Dépêches télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Suite des nouvelles par le Vigo et l'Adelaide.

HAUTS FAITS DE GARIBALDI.

FAUSSE ALARME ET TUMULTE A VENISE.

Attrocités commises par les troupes du Pape

TENTATIVE DE REVOLUTION A ROME.

La grande bataille sur le Mincio.

LA DELIVRANCE DE LA HONGRIE.

Londres, 25 juin—Le correspondant du *London Times* dit que Garibaldi et ses hommes accomplissent des hauts faits en s'emparant par surprise de diverses positions des Autrichiens. Ils font souvent des marches de trente milles par jour, et soulèvent les populations qui viennent se ranger sous les drapeaux des libérateurs de l'Italie.

Le correspondant du *Times* à Vienne, écrit sous la date du 22 juin (deux jours avant la grande affaire) que les avant-postes des deux armées sont tellement près l'un de l'autre qu'il ne se passe pas de jour qu'il n'y ait des escarmouches.

La dépêche de Napoléon à l'impératrice-régente, lui annonçant la grande victoire remportée par les alliés sur le Mincio, est datée de Carriano et dit que l'armée alliée a repoussé les Autrichiens et s'est emparée de toutes leurs positions, de plusieurs pièces d'artillerie et de drapeaux, et a fait de nombreux prisonniers.

Durant l'action, la canonnade était si forte, qu'on l'entendait distinctement à Vérone.

VENISE.—Le bruit s'était circulé à Venise que les Français étaient entrés à Padoue et que Venise devait se rendre sous trois jours. Il en est résulté de grands tumultes dans cette dernière ville; les habitants se sont empressés de mettre à leur chapeau des cocardes aux couleurs italiennes, et insultaient les soldats autrichiens. Ceux ci ont en recours à la crosse de leur fusil pour repousser les Italiens. Plus tard, la nouvelle a été contredite et le calme s'est rétabli.

Un bulletin sarde annonce que dans le conflit qui a eu lieu le 20, entre les troupes du Pape et les habitants de Perugiah, les soldats suisses sont entrés dans la ville en foulant aux pieds tous ceux qu'ils rencontraient, et qu'ils tuaient même les femmes et d'autres personnes très inoffensives. La ville a été mise en état de siège.

Des avis de Malte disent qu'il huit navires à vapeur de guerre allaient mettre à la mer sous peu, pour se rendre dans l'Adriatique.

Le journal officiel prussien, le *Preussche Z ung* dit que l'armée franco-sarde opère des mouvements près des frontières de l'Allemagne, et que le gouvernement prussien se considère le protecteur des intérêts de l'Allemagne.

En Angleterre et en Russie, les armements se font sur une grande échelle.

On annonçait à Paris qu'un corps d'armée de 40,000 hommes, composé principalement de régiments d'Afrique, devaient se rendre immédiatement dans l'Adriatique.

Les dépêches de Milan confirment la nouvelle de l'approche des troupes françaises vers Valleggio.

L'archiduc et le gouverneur du Tyrol sont arrivés à Naudes, afin de surveiller l'enrôlement de 24,000 hommes du Tyrol et du Vorarlberg.

Une tentative a été faite à Rome pour proclamer Victor Emmanuel dictateur: mais le général français Goyon est intervenu et a déjoué cette tentative.

Des avis de Constantinople disent que Said Pacha a été chargé d'avoir à envoyer son contingent de troupes dans la Roumélie; mais il a répondu que la politique indécise de la Porte ne permettait pas l'Egypte, et qu'il prit la résolution de placer son armée sur le pied de guerre.

Le gouvernement prussien a demandé au Hanovre le libre passage, sur son territoire, d'un corps d'armée qui doit se mettre en marche du Rhin au 5 juillet.

MOUVEMENTS DE KOSSUTH.

Marseille, 23 juin—Kossuth est parti d'ici dans la matinée du 21, pour Gênes. Il doit, nous assure-t-on, avoir une entrevue avec le roi de Sardaigne et l'empereur Napoléon à l'effet de savoir quelle serait l'indépendance de la Hongrie; on prétend que les souverains alliés sont bien disposés et doivent prêter main forte à la délivrance des Hongrois.

Accident au City of Baltimore.

Liverpool, 25 juin—Le steamer City of Baltimore est parti de Southampton le 22, mais partie de la rupture de son hélice il a été obligé de rentrer dans le port.

CHANVRE.

Liverpool, 25 juin—Chanvre languissante de 30 à 35 à 13 sh. 24 sh. Manille. Mélé ordinaire, 24 à 26 sh. Graisse languissante de 35 à 36 sh. 50. Sucre actif.

La nièce Mary Russell, venant de la Nile Orleans, est arrivé le 24 à Liverpool.

Londres, 25 juin—Marché monétaire dans le même état.

Les troubles dans la Réserve.

Washington, 7 juillet—Le bureau indien a reçu l'avis officieux que les capitaines Bayler et Nelson réorganisent leurs forces pour attaquer les indiens dans la réserve de l'agence du Bradon.

Départs de steamers.

New York, 6 juillet.—Le steamer Persia est parti aujourd'hui avec un grand nombre de passagers et $750,000 en espèces. Le steamer Quaker City est parti hier à l'arrivée à St Jean de Terreneuve pour prendre les passagers de l'Argo.

St Louis, 7 juillet—Le bateau à vapeur Eagle a pris feu hier à son mouillage. On ne prétendre les dommages et le bateau a reçu quelque légères avaries.

KANSAS.

St Louis, 7 juillet—La convention chargée de rédiger la constitution du Kansas se compose de 35 républicains nord et de 17 démocrates.

Arrivée de la malle d'une continentale.

St Louis, 6 juillet—La malle trans continentale de la Californie est arrivée avec des avis jusqu'au 13 juin. Les affaires sont languissantes à San Francisco. Les nouvelles des mines sont bonnes. Chuniss et Angel a été pendu à Victoria sous la prévention d'avoir commis un détournement de fonds de $10,000 à $20,000 au préjudice de la douane de la ville.

BANQUES DE NEW-YORK.

New York, 6 juillet—L'état de situation hebdomadaire des Banques indique une augmentation de $645,000 pendant la semaine, dont le montant des espèces, et de $1,535,500 dans le montant des espèces, et de $1,535,500 dans la circulation. Les dépôts s'élèvent à un total net de $960,000.

MALADIES AMERICAINES.

New York, 6 juillet—Coton languissant: 1500 balles vendues aujourd'hui. Farine en hausse de 5 à 10 cents aujourd'hui, 14,500 barils. Blés fermes; vendu aujourd'hui, 36,000 boisseaux; jaune, 95 à 96c. Maïs pour de l'Est 61c à 62½ 12½. Graisse languissante à 11 et 11½ c. Whisky ferme à 26 et 26½ c. Sucre 3 3/4 à 6 1/2. Café ferme: grandes ventes. Huile de graisse, 55 à 57 c.

Cincinnati, 6 juillet—Rien de changé dans le marché du Porc. Farine, 5 à 5 c. Maïs, 50 c. Whisky languissant à 24 c.

RIVIERES.

St Louis, 6 juillet—Le niveau du fleuve est tombé de 6 pouces dans les dernières 24 heures, et continue à baisser.

Louisville, 6 juillet—L'Ohio est très bas ici; il n'y a pas 3 pieds d'eau dans le canal.

Vicksburg, 7 juillet—Signalé ce matin, à 9 heures, descendant le fleuve, le John Walsh.

Nouvelles de la Californie.

Arrivée du steamer W. H. Webb.

Le steamer *W. H. Webb*, capitaine James Leach, venant de Mitatitlan, nous a apporté hier des journaux de la Californie jusqu'au 20 juin, pour où le steamer *Sonora* a quitté San Francisco pour Ventosa.

La corvette à vapeur *Brooklyn*, commandant Faragut, est arrivée à Coatzacoalcos, ayant à son bord l'honorable E. M. McLane ministre des Etats-Unis au Mexique.

Mexique.

La conducta arrêtée sur le chemin de Vera Cruz par ordre du général Robles a été atteinte cette dernière ville, grace aux remontrances de M. McLane.

Les propriétaires du trésor à Mexico avaient offert au gouvernement de Miramon une somme équivalant au droit d'exportation (8 pour cent), pour que, celui ci permît à la conducta d'aller à Vera Cruz. Miramon avait consenti, après avoir touché l'argent et avait fait escrytier le convoi jusqu'à Jalapa. Là, le général Robles compta les caisses d'argent et refusa d'assurer que le chiffre accusé par les expéditeurs était exact, puis il fournit une escorte de trente hommes pour protéger le trésor jusqu'à l'unité Nacional. Mais le lendemain de son départ de Jalapa, un détachement de cavalerie arrêta de nouveau le convoi et lui ordonna de se diriger sur un autre point de la route que Vera Cruz afin d'embarquer les espèces sur les bâtiments anglais et français mouillés à Vera-Cruz. M. McLane apprenant ce qui se passait, protesta auprès des ministres américains et allemands, qui lui avaient donné leurs intérêts, contre la saisie illégale du trésor et demanda que la conducta fut remise sur le chemin de Vera Cruz. Robles comprenant qu'il allait attirer une mauvaise affaire à son gouvernement, laissa le convoi suivre librement son itinéraire accoutumé et les millions arrivèrent enfin à Vera Cruz où ils seront bientôt embarqués pour la Nouvelle Orléans et Vera Cruz.

Les forces sous les ordres du général Cobos, qui menaçaient Oajaca, ont été rappelées à Mexico. Le gouvernement de Tehuantepec a réussi à se débarrasser des bandits qui infestaient la route entre cette dernière ville et Vera Cruz. Les habitants de Vera Cruz consentent à ouvrir un emprunt de $100,000 à $200,000 au préjudice de la douane de la ville.

Nouvelles Diverses.

Paris, 16 juin.

—Les nouvelles de Toulon, en date du 13 juin, annoncent que l'amiral Bouët-Willaumez est parti avec la première division de la flotte de siège, composée du *Magador*, du *Gomer*, du *Descartes* et du *Vauban*, remorquant trois batteries flottantes, la *Tonnante*, la *Dévastation* et la *Lave*. L'amiral Bouët a son pavillon sur le *Magador* qui remorque la *Tonnante* et conduit la colonne. La deuxième division, composée des canonnières, partira dans quelques jours, à la remorque de l'amiral Dieudonné.

—M. le baron Brenier, nommé ministre de France à Naples, a quitté Paris pour se rendre à son poste. S'il fallait en croire des bruits plus ou moins accrédités, et recueillis par le journal *le Nord*, deux partis se disputeraient en ce moment l'influence à Naples: l'un prétendrait se renfermer dans le programme de la neutralité proclamée par le gouvernement, l'autre s'efforcerait de rendre le nouveau souverain favorable au vœu des populations qui, particulièrement en Sicile, voudraient voir le gouvernement concourir à la délivrance de l'Italie, et s'assurer ainsi dans la Péninsule une influence capable de contre-balancer celle du Piémont. Le vieil François II, d'après les mêmes bruits, résisterait à ces suggestions, et ne refuserait à modifier l'attitude qu'il a prise.

La *Gazette de Prusse* annonce que le gouvernement a donné l'ordre de mobiliser six corps d'armée.

A ce sujet, dit ce journal, que les événemens sur le théâtre de la guerre gagnent en importance, le gouvernement se croit de plus en plus sérieusement obligé de se mettre en mesure afin d'être à même de pouvoir intervenir dans le règlement de la question italienne, d'accord avec ses confrères allemands, d'une manière digne de la position à laquelle la Prusse se trouve appelée et de l'importance de la nation allemande en Europe. A ce point de vue et en présence de l'agitation des armemens même des puissances neutres, le gouvernement a cru devoir mobiliser une partie de l'armée. Le gouvernement prussien prendra en même temps les mesures nécessaires pour que les événemens futurs ne viennent surprendre à l'improviste ni la Prusse ni l'Allemagne. Toutes ces démarches portent si évidemment le cachet de mesures de sécurité, que toute explication serait superflue. Le pays donnera son approbation à ces mesures, et les considérée allemande y verront, nous l'espérons, la plus juste justification de leur confiance dans l'initiative prévoyante de la Prusse dans l'intérêt de la sécurité de l'Allemagne et pour sauvegarder sa position comme puissance."

—On lit dans le *Moniteur*:

"Voulant rétablir d'anciennes et glorieuses traditions, l'empereur a décidé que le régiment qui prendrait un drapeau à l'ennemi porterait la croix de la Légion d'Honneur attachée au dessous de son aigle.

—On lit dans une correspondance de Milan:

"Si l'armée française qui a triomphé à Magenta, a été reçue avec une joie bruyante, il faut dire cependant, pour être sincère jusqu'au bout, que les transports les plus vifs ont été pour l'armée piémontaise. Au point de vue de l'enthousiasme, mais de l'enthousiasme seulement, un bersagliert valait trois zouaves. Mais les femmes lombardes ont donné bien deux chevaux légers de Novare.

"Eh! quoi de plus naturel! La langue est la même, les mêmes destinées attendent Turin et Milan, les mêmes espérances réservées, et le cœur a, au fond, il faut que les cœurs et les mains s'étreignent.

"Je dois avouer néanmoins que le succès des turcos a été tel que rien n'a pu le dépasser. Les plus nous ont été les plus fêtés. On en voyait rôdant partout en cabriolets qu'ils ne payaient guère et fumant de longs cigares qu'ils n'hésitaient pas. L'admiration publique pourvoyait aux frais. Un turco avait régulièrement cinq ou six amis en permanence autour de lui; il en changeait souvent, mais il en restait toujours le même à boire. L'ami du matin était pour le déjeuner, l'ami du soir pour le café."

—A Milan on n'illumine pas au moyen du classique lampion ou du gaz moderne. Le gaz et le lampion, c'est déjà du progrès et la tradition, sont remplacés par le cierge, non pas la bougie, mais le cierge, le véritable grand cierge d'église qui pèse sept ou huit livres. On le plante bravement dans des torches très riches, elle continuent de les orner et vient mon cierge qui flambe. Le cierge peut donc avoir le caractère gai: cela dépend des latitudes.

Il paraît que dépouillés morbides du général Espinasse ont été embarquées, à Gênes, à bord de *la Loire*, avec les honneurs militaires dus à un général de division. Les officiers supérieurs autrichiens, prisonniers de guerre, qui devaient être transportés en France sur le même bâtiment, se sont joints, pour recevoir les restes du général, aux officiers de la marine française qui, le parapluie sous le bras, étaient bien plus émotionnés de cette circonstance avec vent frappé tous ceux qui en ont été témoins.

—On jugera de l'impression produite en Italie par le proclamation de l'Empereur au peuple italien par les réflexions suivantes de l'*Opinione*:

"Napoléon III ne fait pas un acte qui ne contrasse solennellement l'idéation de sa politique, la générosité de ses vues. Sa proclamation aux Italiens est un document incomparable, attestant sa magnanimité et son désintéressement. La grande politique est celle qui puise son inspiration dans le cœur, dans le froide et calme raison mais encore dans le cœur. La diplomatie n'est parvenue jusqu'ici à créer de stable, parce qu'elle ne consultait que les intérêts de l'égoïsme, les considérations d'un faux équilibre. L'Empereur Napoléon a inaugaré une diplomatie nouvelle; il a jeté les bases d'une nouvelle politique, il a fait un spectacle émouvant que celui d'une grande nation homogène et libre de son indépendance et de sa force, comme est la France, accourue pour délivrer une autre nation qui, pendant des siècles, a souffert graves et sensés qui partent à la fois de la tête et du cœur. L'Europe n'avait pas entendu ordinairement des paroles si nobles, si généreuses, elles ont été saluées par l'Europe et de la France; elles seront entendues par l'Italie avec respect et reconnaissance."

LE TRIOMPHE DE M. BLONDIN.—On lit dans le *Courrier des Etats Unis* du 1 courant:

Nos lecteurs savent déjà que M. Blondin a traversé, jeudi, en présence de 25,000 hommes, la Niagara sur une corde raide; mais le haut-fait de cet homme, sa hardiesse, son agilité et son sang-froid valent bien qu'on entre dans plus de détails de son entreprise.

Quelque l'épreuve ne dût avoir lieu que vers les 5 heures du soir, les deux bords du Niagara entre les cataractes et le pont suspendu, étaient occupés dès cette heure par plusieurs milliers de personnes, dont le plus grand nombre, semblables à l'Anglais du *Lord Kinfant d'Eugène Sue*, avaient été attirés sur les lieux dans l'espoir de voir l'intrépide acrobate faire un faux pas et disparaître dans le gouffre sur lequel il voltigeait. D'autres pensaient que le câble ne serait pas assez fort pour supporter vers le milieu le poids d'un corps humain de 142 livres. Il a, cependant, trois pouces et quart de diamètre; mais sa grosseur même devait être un obstacle à son but. Il était impossible, en effet, de lui faire décrire sur une longueur de 1300 pieds, une ligne parfaitement droite; on s'était même attendu à ce qu'il férait au centre une courbe d'une cinquantaine de pieds. Mais cette courbe était encore de soixante pieds après qu'on eût tendu le câble au point de le faire presque rompre, et c'est précisément cette tension qui inspirait des craintes aux amis de Blondin. Quant aux promeneurs qui n'avaient jamais entendu parler de son agilité extraordinaire, elles se demandaient comment il pourrait franchir cette courbe de soixante pieds. Seuls, au milieu de deux mille spectateurs, les habitans du Niagara,—les gens les moins impressionnables des Etats-Unis, par suite de leur habitude des grands dangers et des scènes terribles, ne doutaient nullement du succès de l'acrobate; ils savaient de qu'il pouvait faire, l'ayant vu déjà à l'œuvre dans des circonstances non moins difficiles, et pour donner aux étrangers une idée de l'intrépidité du "petit Français", ils racontaient que sa première intention avait été de tendre sa corde, de l'extrémité de l'île Iliad à quelques pas de Table-Rock sur la rive canadienne, à travers le courant, le brouillard, le rugissement et le chaos de la chute du fleuve à cheval. Il plus large et la plus formidable des deux cataractes.

Quelque idée que l'on ait de l'habileté de M. Blondin, il est été permis de douter de son succès dans de pareilles conditions; non que son courage physique lui eût fait défaut, mais parce que le brouillard qui s'élève de l'abîme et qui retombe en torrens de pluie, lui aurait présenté des obstacles insurmontables. Telle a été du moins l'opinion de M. Porter, les propriétaires de Goat Island, qui lui refusèrent la permission dont il avait besoin, "sain, disent-ils, de ne participer en rien à un acte de folie et à un suicide."

Il est alors que M. Blondin choisit un emplacement au sud des chutes, à égale distance de la cataracte et du pont. En cet endroit, le fleuve bordé de rapides, distants d'environ 1,100 pieds, s'élancent presque à pic, du côté américain à une hauteur de 180 pieds et à 10 pieds plus haut, sur la rive opposée. Au fond de cette effroyable ravine, le Niagara, comme fatigué des bonds immenses et du mugissement qu'il vient de faire pour franchir les chûtes, ressemble à un ruisseau d'eau mignonne dont la brise ride la surface verte; mais jamais apparence ne fut plus trompeuse, ainsi que ne tarde pas à l'indiquer, d'ailleurs, la rapidité avec laquelle l'écume de la pluie les troncs d'arbres qui descendent des cataractes. Telle est en réalité la violence de ce courant, que les savants ne sont pas encore parvenus à trouver le fond de cette puissante rivière; l'eau du Niagara emporte au loin les sondes les plus lourdes, comme un ruisseau ordinaire les jonchets d'un bouchon de liège.

C'est dans ces parages de prédilection que Blondin a exécuté le contemplant, comme l'épreuve trop bien l'infortunée mère Moore, que Blondin a traversé et cabriolet en maillot rose, et brodequins jaunes et sans balancier, une dégaine tanique en soie jaune, ornée à profusion de broderies d'or et de paillettes. A l'instant précis, il n'est prétendu, il était plus de 5 heures, il s'est présentant sur la rive américaine et se mettant en route. Il a dit à ceux qui l'entouraient: "Messieurs, si quelqu'un d'entre vous désirait que je le portasse sur mon dos."

Quelque sérieuse que fût cette offre, personne ne l'a accepté.

Alors, l'acrobate s'est avancé résolument, d'un pas ferme et rapide, tête haut, le front ouvert, le regard assuré. Il ne s'arrêtait jamais sinon le long de cette corde qui me cette grande faiblesse l'effet d'un fil, les plus intrépides ont frémi, toute conversation a cessé, les regards sont tous fixés sur le hardi aventurier. Cette grandiose l'on aurait dit qu'il n'y avait de vivant que Blondin et les cataractes dont le ruissellement lointain servait d'accompagnement à la danse. Car l'acrobate a dansé sur ce câble comme il aurait pu le faire au milieu des décors de théâtre Mabio. Tantôt le balancant soit un seul pied et tantôt bondissant, par pentalon sur le dos, s'allongeant le long de la corde, tournant, retournant et se mettant à mollement, il est arrivé ainsi jusqu'à la moitié du chemin.

C'est arrivé ainsi et debout, légèrement penché sur l'abîme, comme un chat qui avance la tête hors de la toiture pour parler à une personne sur le trottoir, il s'est mis à

[Communiqué]

Le bruit s'étant répandu, en ville et dans les campagnes, que plusieurs des émigrants, qui reviennent d'Haïti, se plaignent que ce pays n'est pas habitable; que l'on y manque de nourriture; que les moeurs sont détestées que la moitié des habitants est cannibale; et que la ville de Port-au-Prince est d'une odeur fétide, &c. Nous, Soussignés, Commissaires chargés d'accompagner les émigrants, et revenant nous-mêmes d'Haïti, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de démentir ces bruits, et d'engager ceux qui auraient l'intention d'émigrer de n'ajouter aucune foi aux paroles des malveillants et des calomniateurs. Or n'est pas pendant un séjour de deux ou trois semaines que nous pouvons prétendre apprécier et juger des représentans qu'on a la raison des Antilles. Son sol est trop fertile pour qu'aucun individu puisse manquer de nourriture, et quelque pauvre que soit l'habitant d'Haïti, il n'est pas moins redouté à la moitié comme le prétendent certains individus. Quelque sens qui ont dénoncé, il est vrai, qu'en général le cannibalisme opposée (ta leur mérite toutefois de ne couper les premières places du pays; mais ces places étant déjà occupées, ils sont revenus mécontents, indécent et calomniant les habitants et le pays.

Lorsque des personnes issues de la race africaine ont manifesté au gouvernement le désir de se fixer à Haïti, ce gouvernement détrait l'arrivée d'émigrants européens et dépensé à exploiter les ressources de cette île, sous la protection d'une administration libérale. Ce qu'il faut pour le pays ce sont des colonisateurs, des bâtisseurs, des ouvriers de long, des maçonniers, des cordonniers pour hommes et pour femmes, des blanchisseuses en fin *des bras* ou *travailleurs*. Et Haïti possède aux villes comme Paris, Londres, New-York ou la Nouvelle-Orléans, sans doute ces moniteurs qui se plaisent à calomnier le pays en sortant décidé à n'y aller, avec l'espoir de trouver des agréments et des emplois plus convenables à leurs goûts et leurs prétentions; mais loin de là, Port-au-Prince n'est qu'une très petite ville, et il faut espérer que dans dix ou quinze années cette ville pourra rivaliser avec ces villes pour son commerce.

A. L. BOYER.

PROSPECTUS DU JOURNAL

LE TEMPS.

Sol est le titre d'un journal feuille politique et administrative qui sera publié par les soussignés à la Nouvelle-Orléans, à partir du dimanche prochain, 10 juillet.

Le Journal, rédigé dans un ton franc, loyal, parfaitement impartial, sera le Journal de la Nouvelle-Orléans, dans lequel nous nous efforcerons de servir administrative, nous avons venir bien le commerce, l'industrie, les arts et les sciences dans la ville de Nouvelle-Orléans.

Les principes et les opinions de Temps sont les principes et les opinions de l'Abeille et de l'Ami du peuple; nous ne pouvons mieux faire que de nous inspirer de ces deux journaux, dont le plus ancien, le plus ancien, le plus ancien et le plus ancien.

Le Temps, outre la plus grande partie des nouvelles, sera rédigé dans le même ordre que les autres journaux.

Les conditions sont les suivantes:

Le Rédacteur en chef, PAUL VILLAIN.

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

Pour un an..... $10 00
Pour six mois..... 6 00
Pour trois mois..... 3 00
Pour un mois..... 1 00

BUREAUX—Imprimerie Franco-Américaine, No 135, rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Quoi-si

SAUVEZ VOS MEUBLES.

Chez H. E. Lyon, chemisier français, a découvert une plante extraite des forêts vierges, qui, en un pouce mortel pour les insectes qui rongent les jardins, pour les puces, les punaises, les rats, les souris, &c. Cette poudre ne peut *rien faire de mal* aux hommes ni aux animaux; on la peut mettre en sûreté. Il y en a reçu des médecins, des hôtels, des Etablissements de bains, des Hôtels de Ville, des Bibliothèques, des Musées, des Théâtres, des Bibliothèques, des Musées, des Théâtres, des Bibliothèques, des Musées, des Théâtres